

**Le Projet militaire**  
**Hommage du général Le Ray au général Delestraint («Vidal»)**  
*Exposé fait au Sénat le 20 octobre 1993*

« Mon exposé sera consacré à la part décisive prise par le général Delestraint, « Vidal », délégué militaire du général De Gaulle et premier chef de l'Armée Secrète à la création de l'Organisation Vercors.

Etant avec Roland Costa de Beauregard, le dernier survivant de l'équipe fondatrice, je parlerai au nom de mes camarades.

Les villages du Vercors, ce plateau retiré et protégé par la nature, avaient, dès les premières menaces, offert un refuge à des familles qui pressentaient l'éminence du danger. Mais rien, avant novembre 1942, n'annonçait ce qui allait suivre.

Mais, novembre 1942, c'est le débarquement allié en Afrique du Nord et l'invasion de la zone Sud.

L'année suivante ce sera le Décret du 2 février instituant le Service du Travail Obligatoire (STO).

Le Vercors comptait alors un bon nombre de communes d'appartenance socialiste, en lesquelles le Mouvement Franc-Tireur (FT), en croissance rapide à la charnière des années 1942-1943, avait trouvé de précieux appuis.

A peine sur pied, le noyau FT local se donna pour tâche prioritaire le recueil des réfractaires au STO. Ainsi se formèrent, sur le plateau, les premières grappes de Maquisards.

La ferme d'Ambel devait, dès le 6 février 1943, servir de refuge aux précurseurs. Leur couverture était celle d'une exploitation forestière. La chronique locale prétend bien volontiers qu'Ambel fut le premier maquis de France. Il n'est pas seul à revendiquer cette auréole.

Avec l'année 1943 et parallèlement à l'ouvrage des FT, commença l'ébauche d'une vision combattante du destin du Vercors. Un inspecteur des sites, homme de culture et alpiniste de renom, Pierre Dalloz, avait rêvé tout haut, devant son ami écrivain Jean Prevost, aux ressources insoupçonnées qu'offrirait cette immense plate-forme, cernée sur presque tout son pourtour de falaises verticales ou d'escarpements inextricables, pour rassembler et préparer au combat des forces autochtones ou débarquées du ciel.

Cette vision épique, Dalloz entendait la traduire en un projet concret. Et c'est son ami Yves Farge, journaliste au *Progrès* de Lyon et lui-même engagé directement dans l'action clandestine, qu'il choisit pour faire confiance.

Une rencontre eut lieu à Lyon, un matin glacé de janvier 1943 à la brasserie Tonneau. Dalloz avait apporté son esquisse condensée en trois pages.

Après lecture et échange de vues, Farge promit de présenter l'idée de Dalloz à «Max», qui n'était autre que Jean Moulin.

Une semaine plus tard, Farge annonça à son ami que le feu vert lui était donné. «Max» est emballé- Mettez-vous au travail. Voici l'argent ».

Il restait à entrer au plus vite en contact avec l'homologue militaire de «Max», le délégué militaire du général De Gaulle : «Vidal», le général Delestraint, chef de l'Armée Secrète.

C'est le 10 février, salle des Pas Perdus de la gare de Lyon-Perrache, que Farge et Dalloz apprennent, par l'intermédiaire d'«Alain» (Cordier) secrétaire de «Max» que le rendez-vous avec «Vidal» est fixé à Bourg-en-Bresse, à la sortie de la gare, à l'arrivée du train de 16 h 20.

« Vous aurez en main un numéro de Signal. C'est «Vidal» qui vous abordera. Il portera un pardessus gris avec une pochette de soie blanche ».

Jusque-là tout se déroule comme convenu. Sur le perron de la gare de Bourg-en-Bresse, Farge, tout à coup sursauta : « *Tenez, le voici* », dit-il à son compagnon.

A plus de 50 mètres, il reconnaissait un homme très vif d'allure, le manteau orné d'une magnifique pochette blanche flottant au vent.

Présentations faites, les quatre hommes se dirigent vers un immeuble de l'avenue Alsace-Lorraine, où, dans un cabinet d'assurances, aura lieu l'entretien.

Le quatrième homme est un intime collaborateur de «Vidal», le général Desmazes «Richard». Ici, je cite Dalloz lui-même : « *Notre réunion ne manque pas de grandeur. Nous sommes là quatre Français : deux civils et deux généraux, nos grands aînés, réunis en secret pour discuter de questions militaires. De notre côté, de l'imagination et du patriotisme ; mais du côté des généraux, quelle absence de préjugés ; quel sens aigu de leur état !* »

Au fait, De Gaulle, que nous considérons comme notre chef, semblait voué pour toujours à ses deux étoiles. Son délégué «Vidal» était divisionnaire et le général «Richard», l'adjoint de «Vidal», avait droit à quatre étoiles. Hiérarchie à l'envers, rare et méritoire, pour ceux qui l'acceptaient comme allant de soi.

Seule la grandeur simple m'émeut. C'est le cas de ce soir-là en commençant mon exposé. Devant la carte, le général, qui ne connaît pas le Vercors, pose des questions et prend des notes. Je lui remets trois feuilles dactylographiées, une carte au 80.000<sup>e</sup> annotée, un guide du Vercors et quelques photographies. Il les emportera à Londres à la prochaine lune.

Nous informons le général de nos approches négatives auprès de deux de ses collègues. Nous avons un besoin pressant d'officiers qu'ils auraient pu nous procurer. « *Laissez ces gens à leur sommeil. Désormais le Vercors dépendra de moi* ». *Quel est le groupement le plus nombreux en Vercors ?* » « *Franc-Tireur est le seul* » « *Alors, marchons pour Franc-Tireur. Coupez court à toutes les ambitions. Le Vercors doit rester sur une place militaire et nationale. A partir d'aujourd'hui votre projet sera le « Projet Montagnards.* »

Avant de se séparer, Dalloz et Farge décident de la répartition de leurs tâches dans l'immédiat. Le premier va recruter, au plus vite, l'équipe initiale et concrétiser ses relations avec le milieu Franc-Tireur dauphinois, mais surtout avec le groupe FT du plateau dont les animateurs sont Aimé Pupin et le docteur Jacques Samuel. Farge, de son côté, entretiendra la liaison avec «Max» et avec le milieu de la Résistance.

La constitution du peloton de base va se réaliser assez vite au départ de jeunes amis de Dalloz, Jean Lefort, un de ses premiers chevaliers de la Légion d'Honneur de 1940, et Remi Bayle de Jessé, inspecteur des Eaux et Forêts. Ces jeunes hommes vont permettre à Dalloz de pénétrer dans le Vercors, à la fois par de précieux contacts humains et par une connaissance approfondie du terrain. De sérieux premiers jalons seront ainsi posés. Mais Dalloz a conscience du caractère schématique de son ébauche. D'autre part, il est clair que les effectifs issus du STO vont avoir besoin au plus tôt – en plus des subsides alimentaires de base – d'encadrement et d'instructeurs.

Il va donc falloir faire appel aux militaires. Une tentative auprès du général Laffarge, dernier commandant d'armes à Grenoble, a échoué catégoriquement. Dalloz va recourir à la solidarité qui existe entre les hommes de montagne. Il joint l'ancien commandant de l'Ecole de Haute Montagne (EHM) de Chamonix, Marcel Pourchier, et, par l'intermédiaire de Max Chanson, le lieutenant Alain Le Ray. Celui-ci, évadé de Colditz en avril 1941, fourvoyé dans l'armée d'Armistice par le mirage du double jeu, est disponible, prêt au départ pour l'Afrique du Nord (AFN) ou pour l'engagement immédiat.

La rencontre Dalloz-Le Ray eut lieu à la pension « Aux Armes Dauphinoises » au début de mars 1943 et donna lieu à une première entente, bientôt confirmée, après réflexion de ma part et reconnaissance détaillée du massif et de ses dépendances.

Je n'eus aucune peine à convaincre le lieutenant Roland Costa de Beauregard, comme moi, ancien commandant de section d'éclaireurs skieurs et tout récent combattant d'avant-garde de la campagne 39-40, de m'accompagner dans cette aventure commençante. Nous ferons, un peu plus tard, monter au Vercors d'autres officiers d'active dont plusieurs y laisseront leur vie.

Dalloz et moi-même crurent bon d'établir sans plus attendre un exécutif destiné à diriger le développement de l'entreprise. Ce fut le premier Comité de combat du Vercors, piloté initialement par Faye et Dalloz avec Marcel Pourchier, chargé de la logistique et de la gestion des ressources et Le Ray, investi de la responsabilité des Plans, de la structure du commandement et de l'autorité militaire sur les camps.

Le chef FT, Aimé Pupin, était associé à ce comité de combat ; mais la consigne formelle donnée par «Vidal» était respectée « *Le Vercors doit rester sur un plan militaire* ».

\*

Entre-temps, l'essentiel pour le Vercors naissant était survenu. «Vidal» s'était envolé pour Londres peu de temps après l'entrevue à Bourg en Bresse, muni du mémoire de Dalloz. C'était la mi-février 1943. Le 25 février, Dalloz et les siens entendaient, bouleversés, le message de la BBC « *Les montagnards doivent continuer à gravir les cimes* ». C'est avec cette assurance souveraine que le premier comité de combat et le noyau directeur de Franc-Tireur se mirent au travail. Nous savons que le général De Gaulle reçut le général Delestraint le 25 mars et que ce fut la dernière fois.

Très vite après son retour sur le sol de France, «Vidal» annonça son inspection du Vercors pour la deuxième semaine d'avril. Le 5 mai à mi-matinée, Farge accueille le général à la gare de Grenoble. Dalloz, accidenté, attend aux Côtes de Sassenage. Le général sera logé au restaurant des Côtes dans une chambre dont les fenêtres, aux arcs accolés, ouvraient sur le massif enneigé de Belledonne et de la Chartreuse. Il fait un temps radieux. La séance de travail va avoir lieu l'après-midi dans la vieille ferme qu'habitent Pierre et Henriette Dalloz. Le grand feu de bois jette dans la pièce la lumière et l'ardeur de ses flammes. Le Comité de combat est rassemblé. Dehors veillent nos jeunes camarades Max Chanson, Jean Lefort, Rémi Heidsieck, Roland Costa de Beauregard, Jacqueline Broll. Ici, je vais m'étendre un peu sur la partie centrale de nos exposés : la vision et le plan d'utilisation militaire du Vercors. Après une description géographique détaillée du massif et de ses abords, de ses ressources et de sa population, nous examinâmes ses avantages et ses faiblesses dans une perspective stratégique.

Pour l'exposé d'ensemble et les réponses aux questions de «Vidal», Dalloz et moi nous partageâmes la parole. Et, d'abord, quelle perspective stratégique ? Utiliser le Vercors dans l'hypothèse d'une offensive alliée contre la façade méditerranéenne comme une tête de pont en profondeur. Y accueillir des forces aéroportées destinées à sectionner les lignes de communications ennemies dans la vallée de l'Isère, du Rhône ainsi que l'axe Sisteron-Grenoble. Les forces du maquis auraient pour mission de protéger les débarquements le temps qu'il faudrait aux unités pour se regrouper et se recueillir avant de se lancer sur leurs objectifs extérieurs. Il allait de soi que les forces locales devaient être en mesure de prendre part, à leur place, avec les unités régulières, à l'action de celles-ci. Il découlait clairement de cette vision des choses que le Projet Montagnards n'était qu'une hypothèse et non pas une prévision d'emploi limitée à cette hypothèse. Le général Delestraint, comme nous-mêmes, savions très bien que, lors d'une opération de guerre, le commandement doit prévoir tout ce que l'analyse des forces antagonistes et de la situation générale fait admettre comme imaginable. En l'occurrence l'hypothèse d'un non-débarquement au sud était, elle aussi, retenue. Et, l'emploi de nos volontaires des camps du Vercors était prévu en dehors du plateau selon les ordres de

l'échelon supérieur. Mais nous n'en étions pas là. Notre troupe ne serait pas opérationnelle avant plusieurs mois. Sur ces grandes lignes qui constituaient le squelette du Projet Montagnards, le général, après quelques précisions, nous accorda sa pleine approbation. Nous nous livrâmes ensuite à l'examen détaillé des données concrètes fournies par le terrain et les hommes.

### Le terrain

Deux dominantes à retenir : d'une part la surface étendue du plateau, d'autre part du fait qu'il est supporté - à l'est et au sud par une suite continue de falaises et d'escarpements de quelque 1 000 km de dénivelé moyen - à l'ouest et au nord par des pentes rocheuses boisées, abruptes et inextricables. L'accès au cœur du plateau n'était praticable à des véhicules de combat que par cinq trouées aisément destructibles. Seul le glacis de Saint-Nizier-du-Moucherotte ouvre une porte commode vers la plaine de Lans-en-Vercors. Le plateau lui-même offre à la dispersion des immensités forestières. Enfin de vastes clairières devaient permettre aisément des parachutages et même, à Vassieux-en-Vercors et à Lans, l'aménagement rapide de terrains pour avions légers. Un handicap sérieux de ce terrain calcaire de lapiaz, l'eau disparaît dans les profondeurs et, en dehors des points d'eau bien connus et mentionnés sur les cartes, les sources sont rares. Un dernier point capital fut examiné avec grand soin et grands soucis. Si le Vercors, grâce à son agriculture et son élevage, peut se suffire à lui-même et, dans notre situation, fournir une grande partie du nécessaire aux maquis, la présence, sur le plateau, de dix-huit villages et d'innombrables hameaux créait, au détriment du Vercors, en cas d'invasion ennemie ou de bombardements massifs, un très haut degré de vulnérabilité. Il me semble, pour le général ou l'un d'entre nous, que cette terrible faiblesse interdisait toute bataille dans les zones habitées. Prescription que devait appliquer Huet en juillet 1944 en laissant « ouverte » la plaine de Lans.

Nous nous séparâmes tard dans la soirée. Un dîner intime suivit au restaurant des Côtes, coprésidé par «Vidal» et Henriette Dalloz. Le lendemain fut consacré à la visite du Vercors. Les déplacements routiers se firent en voiture gazogène, Bayle de Jessé portait son uniforme des Eaux et Forêts. L'itinéraire parcouru suivit les Gorges d'Engins, La Croix Perrin, Méaudre, Autrans, Les Jarrands, La Balme de Rencurel où l'on déjeune en compagnie de Pupin. L'après-midi vit le périple se poursuivre par les gorges de la Bourne avec remontée par les Grands Goulets. Le temps manque pour pousser jusqu'à Vassieux-en-Vercors. On rentra par Saint-Martin-en-Vercors et Saint-Julien-en-Vercors. Le lendemain, Dalloz reconduisit le général jusqu'à Culoz.

«Vidal» et nous savions tout ce que nous avions à connaître du Vercors dans le cadre du Projet Montagnards. Mais il y avait tout le reste... l'imprévisible et surtout tout ce qui allait se dérouler entre 1943 et août 1944. J'avais eu, quant à moi, le privilège de siéger en face du général pendant plusieurs heures, de m'entretenir avec lui et de parcourir une partie du terrain à ses côtés. Il m'était devenu familier et me témoignait une attention presque paternelle. Je n'ai pas oublié son visage paisible éclairé par un regard lumineux et confiant, l'élan joyeux instinctif qui marquait ses gestes par instant, l'enthousiasme de ses découvertes. Il nous avait conquis par son rayonnement spontané, son autorité ferme, mais exempte de tout dogmatisme, sa bienveillance à l'écoute de chacun.

Après ces deux mémorables journées d'avril, nous poursuivîmes notre tâche avec la certitude d'être dans un bon chemin. Hélas, le 26 mai, un coup de main mal monté à Mens par une équipe locale, échoue entre les mains des Italiens et entraîne, de fil en aiguille, grâce à l'habileté souple de l'OVRA, l'arrestation de toute la plate-forme de base des FT du Vercors, à l'exception du docteur Samuel. Madame Farge est en prison. Farge lui-même et Dalloz,

brûlés, estiment nécessaire de quitter la tête de l'Organisation. Costa de Beauregard et moi-même échappons au coup de filet. Le 2 juin, à Lyon, Dalloz rencontre «Vidal» au restaurant Léon. Le 3, les deux hommes participent à une réunion plénière d'état-major clandestin présidée par «Vidal» rue de la tête d'Or. Il est décidé que la charge du Vercors incombera désormais à Le Ray. Le message de «Vidal» à ce dernier se formule comme suit :

*« Vous habilite à poursuivre le plan initial. Je vous recommande de faire prendre à l'organisation le minimum de risques »*. Cet ordre allait ouvrir une nouvelle phase de l'aventure ; ce ne serait pas la dernière. Avant juin 1944, la plupart des données de départ auront basculé.

Dalloz reverra le général Delestraint le 6 juin chez Francis, place de l'Alma, trois jours avant son arrestation.

Quand, quelques jours plus tard, nous apprîmes, avec chagrin, la disparition du général, nous mesurâmes, dans l'instant, la profondeur de la brèche qu'elle ouvrait sous nos pas ; mais nous étions encore loin d'imaginer quel allait être le martyr de notre chef. »